

THÉÂTRE

RÉVOLUTIONNAIRE.

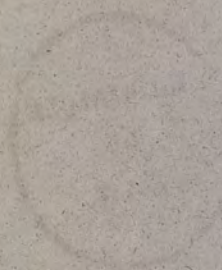


LIBERTÉ, ÉGALITÉ,
FRATERNITÉ

ou



STANZ 2011 10 11



STANZ 2011 10 11

STANZ 2011 10 11

LE LIBELLISTE,
OU
LES EFFETS
DE
LA CALOMNIE.

FAIT HISTORIQUE EN TROIS ACTES
ET EN PROSE.

PAR M. DESPREZ-VALMONT.

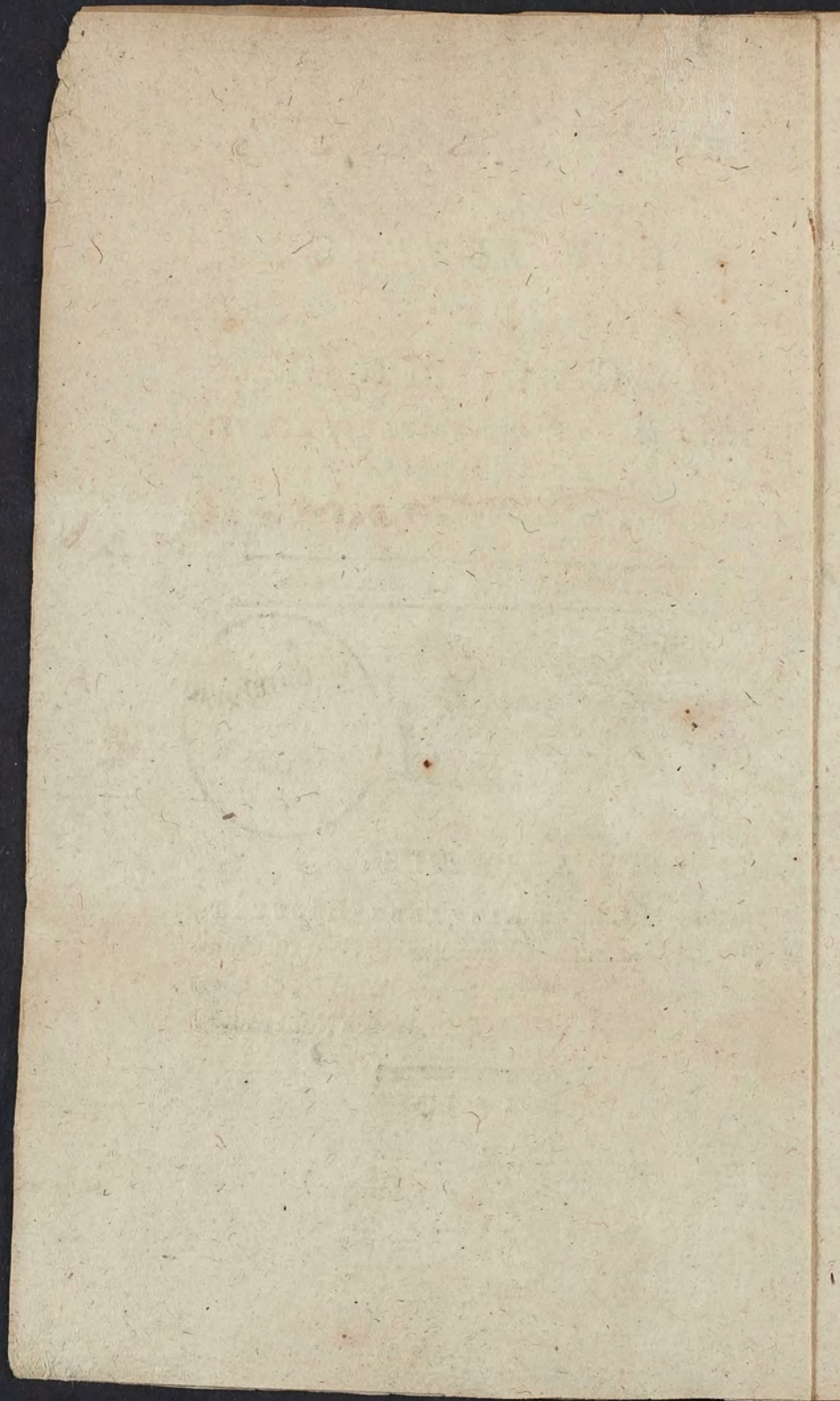
Prix : 1 liv. 10 sous.



A PARIS,

Chez le Citoyen **LASVALLÉ-LÉCUYER**,
correspondant des Spectacles, Cour du Com-
merce, Faubourg Saint-Germain, et chez
tous les **Marchands Libraires en Nouveautés**.

1797.



AU LECTEUR.

NON, vous avez beau dire, mon cher Lecteur, je ne ferai point de Préface; et loin d'imiter certain Auteur qui, pour se consoler du peu de succès de ses pitoyables Ouvrages, vient de faire imprimer *que des envieux, qui ont la rage de fourer de l'esprit par-tout, étoient les seuls qui ne veilloient pas à la représentation de ses Drames soporifiques et royaux*. Je dirai tout bonnement que les Acteurs chargés des rôles de cette Pièce, ont très-bien rempli mes intentions, et donné aux personnages qu'ils étoient chargés de représenter, la physionomie qui leur convient;

Que la citoyenne Damas, chargée du rôle de Pauline, y a souvent montré le plus rare talent;

Que le citoyen Duparey, chargé de celui de Benoît, en a parfaitement saisi toutes les nuances, et qu'il a prouvé, aux amateurs de la bonne comédie, qu'on pouvoit être plaisant sans être bas et trivial;

Que le citoyen Isidore, chargé de celui de

Dorval, en a parfaitement saisi l'ensemble et les détails, au point de laisser très-peu de chose à desirer;

Qu'enfin, les citoyens Lebel, Jeant, Talon, Blivet et Talon femme, chargés des autres rôles, les ont très-bien rendus, et ont contribué efficacement au succès de l'Ouvrage.

Si vous doutez de ce que j'avance, mon cher Lecteur, assistez à l'une des représentations, et vous pourrez vous convaincre que je ne vous ai dit que la vérité.

JE déclare, moi **DESPREZ-VALMONT**, avoir vendu et cédé, en toute propriété, au citoyen **LASVALLÉ-LÉCUYER**, correspondant des Spectacles de Provinces et Pays étrangers, tous mes droits d'Auteur sur ma Pièce intitulée : *Le LIBELLISTE, ou les Effets de la Calomnie*, et l'autorise, en son pur et privé nom, à poursuivre tous ceux qui en feroient ou feroient faire des contrefactions, de même que tout Entrepreneur de Spectacles qui, au mépris des lois, se permettroit de la faire représenter sans son consentement et sans lui donner les rétributions attachées aux droits d'Auteurs. Sont exceptés de ladite cession, pour le droit de représenter ladite pièce seulement, la Ville de Paris, le Spectacle de Rouen.

Paris, ce 11 prairial, an 5
de la République.

PERSONNAGES.

ACTEURS.

DURVILLE, Bijoutier de Paris. Cⁿ. *Lebel.*

PAULINE, sa fille. C^{ne}. *Damas.*

DORVAL, amant de Pauline. Cⁿ. *Isidore.*

FAUSSART, libelliste, logé
chez Durville. *Talon.*

BENOIT, domestique de Durville. *Duparey.*

JULIENNE, veuve, servante
de Durville. C^{ne}. *Talon.*

UN COMMISSAIRE de police. Cⁿ. *Jeant.*

UN COMMISSIONNAIRE. *Blivet.*

La scène est à Paris, chez Durville.

LE LIBELLISTE,

OU

LES EFFETS

DE

LA CALOMNIE.

ACTE PREMIER.

(Le Théâtre représente une chambre meublée simplement, une porte au fond et deux autres sur le côté).

SCÈNE PREMIÈRE.

PAULINE, JULIENNE.

PAULINE *arrive contre une table et occupée à coudre. Voyant Julienne :*

Ah ! te voilà, ma bonne Julienne ! as-tu fait porter ma lettre à Dorval ?

JULIENNE.

Oui, mademoiselle ; Benoît s'en est chargé, et il ne tardera sûrement pas à vous apporter la réponse.

PAULINE.

Mais que penses-tu de la conduite de Dorval qui, depuis hier matin que notre mariage est arrêté, n'a point paru ici, lui qu'avant cela ne me quittoit presque jamais.

JULIENNE.

C'est étonnant, à la vérité; lui....

PAULINE.

Je ne sais ce que cela veut dire, ma chère Julienne; mais je ne suis pas à mon aise aujourd'hui, mille idées fâcheuses me passent par la tête, et je ne vois dans tout ce qui m'environne que des objets sinistres. Je ne me suis jamais sentie dans une telle situation.

JULIENNE.

Oh! ce n'est rien que ça, mademoiselle; c'est la suite de quelques mauvais rêves que vous aurez fait cette nuit: car, enfin, quel sujet de peine pourriez-vous avoir? Tout ne vous rit-il pas? Madame votre mère, qui est malade depuis plus de deux mois, va de mieux en mieux. Monsieur votre père, qui est un bon bijoutier de Paris, vous aime beaucoup; il cède son fonds à monsieur Dorval, qu'il vous donne en mariage, et qu'est votre amoureux. Vos noces se feront sitôt que votre mère sera rétablie; et par ainsi, vous voyez bien que vous n'avez à craindre que le trop de plaisir.

PAULINE.

P A U L I N E.

Ah! ma bonne, je crains bien que ce plaisir ne soit mêlé d'amertume.

J U L I E N N E.

Comment cela?

-P A U L I N E.

J'ai remarqué, en souhaitant ce matin le bonjour à mon père, de l'altération dans ses traits; il m'a regardé avec une espèce de contrainte et de dureté, qui m'a fait beaucoup de mal; et lorsque je l'ai quitté, il m'a défendu de sortir avant qu'il m'eût parlé.

J U L I E N N E.

C'est qu'il a quelque chose à vous dire sûrement.

P A U L I N E.

Et puis ce qui m'inquiète encore, ce sont ses conférences réitérées avec M. Faussart. Depuis que ce vilain homme m'a déclaré ses sentimens, je ne puis le voir sans éprouver un frémissement qui tient de l'horreur.

J U L I E N N E.

Il est cependant bien aimable; et depuis le jour que vous l'avez si bien rembaré au sujet de son amour, il ne vous fait que des honnêtetés, et il a même dit devant moi, à M. votre père, qu'il faisoit bien de vous marier à M. Dorval.

P A U L I N E.

Cela peut être ; mais ce qu'il y a de certain, c'est que depuis trois mois que mon père s'est engoué de lui et qu'il lui a donné un appartement dans ce logis, je ne suis pas tranquille ; ajoute à cela l'absence de Dorval, et juge si j'ai tort de m'alarmer.

J U L I E N N E.

Oh ! tout ça va s'éclaircir, mademoiselle. Toutes les filles qui sont à la veille de se marier sont de d'même ; car, moi qui vous parle, je me souviens que dans le temps que j'allois épouser mon pauvre défunt, il me passoit par la tête je ne sais combien de vartigots qui me rendoient comme une folle ; mais tout ça s'est en allé au son du violon.... J'entends quelque'un.... C'est M. votre père.... il a une lettre dans ses mains.

P A U L I N E, *vivement.*

Ah ! je vais l'embrasser.

S C È N E I I.

L E S M Ê M E S, D U R V I L L E.

P A U L I N E, *allant à son père.*

P E R M E T T E Z, mon papa.

D U R V I L L E, *faisant un geste de la main
qui arrête sa fille.*

Quoi donc, mademoiselle!!!!

PAULINE, *surprise et affligée.*

Mademoiselle!!!! Comment, mon père....

DURVILLE.

Répondez-moi, s'il vous plaît. Lorsque je suis à ma boutique les jours ouvrables, à quoi vous occupez-vous ici, et quel est le but des sorties fréquentes que vous faites, sur-tout depuis la maladie de votre mère?

PAULINE.

Vous m'étonnez, mon père! Si je sors plus souvent qu'à l'ordinaire depuis que ma mère est malade, ce n'est que par son ordre et pour lui procurer plus promptement les secours qui lui sont nécessaires.

DURVILLE.

Fort bien; mais qu'allez-vous faire si souvent au faubourg Germain.

PAULINE.

Je n'y vais, comme vous le savez, que pour reporter à ma cousine l'ouvrage qu'elle me donne à faire de temps à autre.

DURVILLE.

Et lorsque vous reportez votre ouvrage chez votre cousine, vous ne vous amusez pas ailleurs que chez elle?

PAULINE.

Non, mon père, puisque je ne connois personne dans ces quartiers.

DURVILLE, *jetant les yeux sur la lettre qu'il tient.*

Personne! Pas même messieurs Delcour et Valsain?

PAULINE, *avec étonnement.*

Delcour et Valsain! Ces noms-là me sont inconnus, et j'ignore ce que vous voulez dire.

DURVILLE *l'observant.*

On m'écrit cependant que vous avez des relations intimes avec ces deux messieurs.

PAULINE, *vivement.*

Qui ose répandre une semblable calomnie, et qui peut.....

DURVILLE.

La, la, doucement, mademoiselle; l'innocence ne doit pas s'emporter.

PAULINE.

Non; mais elle doit s'indigner lorsqu'on l'outrage.

JULIENNE.

Mademoiselle a raison, notre maître; car, moi qui la connois comme si c'étoit ma fille, je défierions bien qu'enqu'un de lui ôter tant seulement une ligne de son honneur; et c'est bien mal à ceux qui vous ont écrit, de suspecter la sagesse d'une fille qu'est si sage.

DURVILLE à JULIENNE, *brusquement.*

Je n'ai pas besoin de ton témoignage, et je te prie de nous laisser.

JULIENNE.

Quoi, monsieur ! moi qui vous sert depuis douze ans....

DURVILLE.

Point de réplique. Va-t'en à ta cuisine, et dis en passant à M. Faussart qu'il vienne me parler.

JULIENNE, *saluant*.

Oui, monsieur.

(Elle sort).

SCÈNE III.

DURVILLE, PAULINE.

DURVILLE.

Vous ne voulez donc pas convenir, mademoiselle, de vos liaisons avec ces messieurs.

PAULINE.

Je vous jure, mon père, que je n'ai de liaisons qu'avec M. Dorval ; qu'il est le premier et le seul homme qui m'ait rendue sensible. Il n'a même connu mes sentimens pour lui, qu'à l'instant où vous avez déclaré qu'il devînt mon époux.

DURVILLE.

Votre époux ! Je doute fort qu'il consente à l'être, s'il vient à savoir....

PAULINE, *vivement*.

Quoi ! mon père, vous pensez que Dorval....

D U R V I L L E.

Eh ! parblen ! je pense ce qu'on me fait penser..... et si j'étois sûr.....

P A U L I N E.

Ah ! mon père , soyez sûr que je n'ai mérité aucun reproche , et que telle chose qu'on ait pu vous dire , je suis toujours digne de vos bontés.

D U R V I L L E.

Tant mieux pour toi ; car si jamais j'ai la preuve du contraire.....

P A U L I N E , *en larmes.*

Je vous répète que ma conscience est tranquille , et que , fidelles à tous mes devoirs , je ne m'en suis jamais écartée : oui , je jure à vos pieds.....

D U R V I L L E *l'arrêtant.*

Oh ! point , point ; je n'aime pas toutes ces simagrées , Dites-moi un peu , par exemple , pourquoi ce Dorval , qui vous aime tant et qui ne vous quittoit pas plus que votre ombre , n'est-il pas venu depuis hier matin ?

P A U L I N E.

J'ignore ce qui peut occasionner son absence ; et c'est pour éclaircir ce mystère , que je viens de lui écrire. J'attends qu'on m'apporte sa réponse.

D U R V I L L E , *à part.*

Cette absence de Dorval n'est pas naturelle , et cette diable de lettre.... Je vais consulter

mon ami Faussart. (*Haut*) Allez dans la chambre de votre mère, et songez que, sous quelque prétexte que ce puisse être, je vous défends de sortir de la journée.

P A U L I N E.

Comment, vous croyez toujours.....

D U R V I L L E, *durement.*

Obéissez, mademoiselle.

P A U L I N E.

Accordez-moi au moins la permission....

D U R V I L L E.

De.....

P A U L I N E.

Vous embrasser. Si vous me refusez cette grace.....

D U R V I L L E.

Allez, allez; je vous l'accorderai quand je serai sûr que vous la méritez.

P A U L I N E *en sortant, à part.*

Mes pressentimens ne m'ont pas trompée.

(*Elle sort en regardant tendrement son père*).

S C È N E I V.

DURVILLE seul, après l'avoir suivie des yeux.

I L ne faut pas que je la regarde davantage, car je serois assez foible pour m'attendrir... Ai-je raison cependant de la traiter aussi durement, et dois-je, d'après cette lettre seule, la croire

coupable? Elle avoit l'air si touchée, si naturel, en me disant qu'elle étoit sage; et puis cette noble fierté, compagne ordinaire de l'innocence et de la vertu, une certaine assurance.... Oui; mais les femmes savent si bien se contrefaire, et plus je lis et relis cette fatale lettre, plus je vois que les détails qu'elle contient cadrent avec les fréquentes sorties de ma fille.... D'ailleurs, cette lettre est signée, et semble....

SCÈNE V.

FAUSSART, DURVILLE.

FAUSSART.

ON dit que vous me demandez, mon cher Durville.

DURVILLE.

Ah! oui, mon ami; je veux vous consulter sur une affaire qui ne laisse pas que de m'inquiéter.

FAUSSART.

Parlez, mon digne et respectable ami. Si je puis vous servir, je suis à vos ordres.

DURVILLE.

Vous connoissez ma fille, vous savez que je l'aime; et rien n'est plus naturel, puisque je n'ai pas d'autre enfant. Que pensez-vous d'elle?

FAUSSART.

Je la trouve charmante. Sa figure....

DURVILLE.

D U R V I L L E.

Bah ! il ne s'agit pas de sa figure, c'est de sa sagesse que je vous parle. Dites-moi là rondement, si vous ne vous êtes jamais aperçu de rien depuis que vous demeurez ici ?

F A U S S A R T.

Mais non, je crois que sa conduite est irréprochable ; elle est élevée d'ailleurs dans d'aussi bons principes.... et vous êtes un si bon père. .. Cependant je ne vous assurerai point..... car vous savez que mes lectures me captivent à tel point, que je ne sais pas même ce qui se passe à deux pas de mon appartement.... Au reste, votre fille, je vous le répète, est un trésor ; et il y a dans Paris plus d'une personne qui enviera le sort de celui que vous lui donnez pour époux.

D U R V I L L E.

Cela se peut ; mais puisque vous n'êtes pas bien sûr de votre fait, dites-moi si je dois croire à cette lettre ?

F A U S S A R T *prenant la lettre.*

Voyons ce qu'elle dit.

D U R V I L L E.

Lisez, lisez tout haut.

F A U S S A R T *lit :*

« Sans être lié particulièrement avec vous,
» monsieur, je vous estime trop, pour vous

» cacher plus long-temps l'inconduite de ma-
 » demoiselle votre fille , et notamment ses
 » liaisons avec messieurs Deleour et Valsain ,
 » débauchés perdus de réputation dans Paris.

» Le motif qui me porte à vous donner cet
 » avis , n'est autre que la crainte que cela ne
 » venant aux oreilles de celui que vous lui des-
 » tinez , il ne rompe les engagemens qu'il a
 » pris avec vous.

» Si je n'étois forcé de m'absenter pour en-
 » viron un mois , je vous donnerois des preuves
 » plus sûres de ce que j'avance ; mais si vous
 » en doutez à présent , je pourrai vous en con-
 » vaincre à mon retour ».

Je suis , etc.

Votre concitoyen :

R A F I L E.

D U R V I L L E.

» Rafle , oui ; mais je ne connois personne à
 Paris qui porte ce nom.

F A U S S A R T.

Je connois bien quelqu'un qui se nomme
 ainsi.... qui demeure au faubourg Germain , un
 parfait honnête homme , un brave citoyen ,
 qu'un procès qu'il a dans son département oblige
 à s'absenter de temps en temps de cette com-
 mune ; je crois même que cette signature pour-
 roit bien être....

D U R V I L L E.

Au surplus, que ce soit qui voudra; mais vous, mon ami, croyez-vous à ce que contient cet écrit, et pensez-vous qu'en effet, ma fille....

F A U S S A R T.

Je vous le répète, mon ami, je crois votre fille sage; mais, pour ne rien mettre au hasard, prenons chacun de notre côté des informations, et si elles sont à l'avantage de votre fille, alors....

D U R V I L L E.

Alors je cherche à découvrir le calomniateur; et si je le trouve, je lui casse bras et jambes.

F A U S S A R T, étourdi.

Bras et jambes!

D U R V I L L E.

Oh! pas davantage. Je lui ferai moins de grâce qu'à un voleur de grand chemin.

F A U S S A R T *s'efforçant de ricaner.*

Ah! un voleur de grand chemin! Il y a cependant une différence....

D U R V I L L E.

Une différence!!! Oh! oui; car si un voleur me demande ma bourse et que je la lui donne, il passe son chemin et me laisse tranquille, cela ne m'afflige qu'un instant; au lieu que le coquin qui attaque mes mœurs, ma probité, ma réputation, me rend malheureux pour toute ma vie; on ne revient pas de ces coups-là.

F A U S S A R T.

Il est vrai que la calomnie fait aujourd'hui de bien grands ravages dans la société....

D U R V I L L E.

Aujourd'hui, dites-vous ; mais, depuis sept à huit ans seulement, elle a fait plus de maux à la France que toutes les armées des puissances coalisées contre notre indépendance. La calomnie, mon cher Faussart, a plus précipité de victimes dans la tombe, que la guerre et toutes les maladies qui nous assiègent journellement. Il n'est pas un petit coin de la France où ce monstre n'ait exercé ses ravages ; par-tout où sa dent meurtrière s'est attachée, on a vu le sang couler.

Par lui l'homme honnête et probe, l'ami de sa patrie, s'est vu transformer en scélérat. La vertu modeste et timide a servi de marche-pied à l'intrigue, à l'ambition.

Par lui des hommes intéressés à rester toujours unis, se sont divisés ; de cette division sont nés tous les partis, toutes les factions ; du cri de ces factions les fureurs populaires, et de ces fureurs enfin, toujours alimentées par le monstre, par l'exécration calomnie, sont sortis la terreur, les proscriptions, les échafauds, la famine, le meurtre, le vol, l'incendie et la mort.

F A U S S A R T.

Rien n'est plus vrai, mon cher Durville ; et

je m'étonne qu'à la vue de ce tableau, dont l'original nous effraie encore, on ne se soit pas plutôt empressé de faire des lois répressives de la calomnie. Que de maux on nous auroit évités!

D U R V I L L E.

Vous avez raison; mais les circonstances entraînent souvent plus loin qu'on ne veut.

F A U S S A R T.

Oh! vous êtes trop bon; il n'y a point de circonstances où on doive faire grace à l'assassin. La loi doit toujours être inflexible pour ces scélérats qui ne vivent que du mal qu'ils font, et dont l'existence n'est fondée que sur la ruine des mœurs et de la probité des gens honnêtes. Quant à moi, je serois sans pitié pour de pareils monstres.

D U R V I L L E.

Et vous feriez bien; mais allons faire nos informations, comme vous venez de le dire, chacun de notre côté. Moi, avant de commencer les miennes, je vais revoir ma fille, je me suis aperçu que mes questions lui ont fait de la peine; et je ne veux pas désoler cette cher enfant, sans savoir si elle le mérite.

F A U S S A R T.

Bien vu, mon ami; il ne faut jamais sévir contre un accusé, que lorsqu'on a acquis la certitude de son crime. Votre fille est jolie; elle a pu donner des desirs criminels, comme elle a

pu en concevoir ; et dans cette hypothèse , il faut se tenir en garde , et vous défier de vous-même autant que des autres. Si Paris est plein de gens intéressés à flétrir la réputation d'autrui , il n'en renferme pas moins des amis chauds de la vérité , et qui ne peuvent souffrir , sans éclater , l'aspect révoltant du vice.

DURVILLE.

Oh ! je sais cela : aussi la punition , si ma fille est coupable , égalera-t-elle la réparation ; et la vengeance , si elle est innocente. Au revoir ; je vous attends pour dîner. *(Il sort).*

SCÈNE VI.

FAUSSART seul , avec un rire forcé.

EH ! eh ! notre ami Durville a une philosophie un peu forcée. Heureusement que son entêtement me favorise , et qu'il revient difficilement de ses préventions ; mais il paroît aimer tendrement sa fille.... Sa fille est un ange , à la vérité ; elle a tant de titres pour intéresser , qu'il faudroit....

SCÈNE VII.

FAUSSART , BENOIT.

BENOIT *entrant étourdiment.*

MADemoiselle Pauline , monsieur Dorval m'a dit... tiens.... *(à Faussart).* C'est vous ,

M. Faussart ! Excuse et pardon.... de ma....
surement qu'on se trompe quelquefois.

F A U S S A R T , *affectueusement.*

Il n'y a pas de mal, mon cher ami ; il n'y a pas de mal.

B E N O I T *saluant.*

C'est que vous êtes trop bon, monsieur, parce que certainement....

F A U S S A R T .

Tu croyois donc trouver ici Mlle. Pauline ?

B E N O I T .

Oui, monsieur ; je viens lui dire la réponse de M. Dorval son amoureux, qui va tête son mari....

F A U S S A R T , *intrigué.*

Oui, son mari... A propos, mon cher Benoît, je me rappelle de quelque chose qui te regarde. Quoique ça ne soit que demain le nouvel an, il faut que je te donne tes étrennes ; je te dois cela pour tous les petits services que tu m'as rendus depuis que je demeure dans cette maison.... Tiens, mon ami, tiens.

(*Il lui donne de l'argent en petite monnaie.*)

B E N O I T *le prenant.*

Ah ! pardine ! monsieur, on peut bien dire assurément que vous êtes.... Oh ! ça c'est sûr.

F A U S S A R T .

Tu disois donc que tu viens de chez Dorval ?

BENOIT serrant son argent.

Oui, monsieur; je viens de l'y porter une lettre de mademoiselle Pauline.

FAUSSART.

Et tu lui rapportes sans doute la réponse?

BENOIT.

Oui, monsieur, en main propre; car y m'a dit qu'il alloit venir la voir dans une demi-heure.

FAUSSART frappé.

Dans une demi-heure. (*tirant sa montre*)
Comment, il est déjà neuf heures et demie.

BENOIT.

Et le ponce. Il est au moins....

FAUSSART.

Il faut que je sorte à l'instant. Toi, mon cher Benoît, tu auras soin, comme à ton ordinaire, de recevoir mes lettres si on m'en apporte, et de me les rendre à mon arrivée.

BENOIT.

Oui, monsieur.

FAUSSART.

Adieu, mon cher ami. (*Il sort vite*).

SCÈNE VIII.

BENOIT seul.

MON cher ami, comme il est poli ce M. Faussart. On voit bien que c'est un grand esprit; car
il

il fait politesse aux gens comme aux bêtes, et on peut bien dire certainement.... Voyons un peu que je compte combien il m'a donné pour mes étrennes.

(Il va s'asseoir à un coin du théâtre, et compte son argent).

C'est tout luméraire, dà, qui m'a donné! Oh! c'est un bien brave homme. Dix, treize, neuf, dix-huit.... Non, ce n'est pas ça, et je crois que je m'embrouille, y vous met une grace quand y donne queuque chose; c'est bien dommage qui ne soit pus amoureux de manzelle Pauline, car surement il me feroit.... Ah, mon Dieu! je crois que j'entends monter dans l'escalier.... Vîte, serrons mon argent.... Juste, v'là queuquez'un.

S' C È N E I X.

BENOIT, UN COMMISSIONNAIRE.

LE COMMISSIONNAIRE, *des brochures sous le bras.*

C'EST y pas ici que reste M. Faussart?

BENOIT.

Oui. Quoique vous lui voulez? Il est sorti.

LE COMMISSIONNAIRE.

C'est une lettre qu'un monsieur m'a dit de lui apporter.

BENOIT.

Un monsieur de sa connoissance?

LE COMMISSIONNAIRE.

Oh! ma foi, je n'en sais rien; je ne les connois pas plus l'un que l'autre.

BENOIT.

Ah!!!! voyons ste lettre. (*Il la prend*) Quoi-que c'est que tous ces petits livres que vous avez sous votre bras, c'est t'y encore pour M. Faussart?

LE COMMISSIONNAIRE.

Non; c'est de la marchandise qu'est à vendre.

BENOIT.

A vende! Vous êtes donc marchand de livres, vous?

LE COMMISSIONNAIRE.

Sans doute; et si vous voulez m'êtrenner, il ne tient qu'à vous.

BENOIT.

Oui; mais sont-ils jolis, vos livres? Gnia-t-il des images?

LE COMMISSIONNAIRE.

Pardi, s'il y en a! c'est ça qui les fait vendre. Tenez, voulez-vous les voir?

(En se disposant à les lui montrer, il laisse tomber une petite brochure bleue, dont plusieurs feuillets sont pliés).

BENOIT sautant sur le livre.

Quoique c'est que ces petits-là? coûtent-ils chers?

LE COMMISSIONNAIRE.

Oh, non! ils ne coûtent rien ceux-là.

BENOIT.

Rien. (*à part*) Il faut que je l'y en achète un.

LE COMMISSIONNAIRE.

Ce sont de petites étrennes que nous donnons *gratis* à nos pratiques; c'est l'almanach des demoiselles de Paris.

BENOIT.

Des demoiselles de Paris! (*à part*) Faut que je l'y promette ma pratique, pour qui m'en donne un.

LE COMMISSIONNAIRE, *à part*.

Il mord à l'hameçon.

BENOIT.

Pardine! c'est bien dommage que je n'aie pas assez d'argent; je vous en acheterois un de ces grands-ci, pour avoir un de ces petits-là.

LE COMMISSIONNAIRE, (*à part*)

Bon. (*Haut*) Qu'à cela ne tienne, je vous donne celui-ci; mais c'est à condition que vous n'acheterez qu'à moi.

BENOIT *examinant le livre*.

Oh! vous pouvez être sûr que certainement d'abord....

LE COMMISSIONNAIRE.

Le plus joli du livre est là où les feuillets sont

pliés. (*à part*) Voilà mon argent gagné, décampons. (*Haut*) Oh ça, au revoir; j'ai besoin de vendre, et je ne peux pas m'amuser plus long-temps. N'oubliez pas que vous me devez votre pratique. (*Il sort*).

B E N O I T.

Oh! je ne l'oublierai pas; allez parce que d'abord.... Adieu donc.

S C È N E X.

B E N O I T *seul*.

PARDINE! V'là une année qui s'annonce bien pour moi; je reçois des étrennes jusqu'à de ceux que je ne connois pas. (*Il regarde son livre*) Il appelle ça un armanach des demoiselles de Paris, ça doit être genti; car surement.... V'là des images qui annoncent quelque chose de joli.... Et si je savois lire. Oh! c'est égal; la mère Julienne me dira de quoi que ça traite.... Mais je m'amuse ici; il faut que j'aille porter ma réponse à mamzelle Pauline, et puis après je nous occuperons de ce qui retourne, à l'encontre des demoiselles de Paris.

Fin, du Premier Acte.

ACTE II.

SCÈNE PREMIÈRE.

BENOIT *seul.*

J'AI beau chercher mamzelle Pauline, je ne la trouve pas... Tiens, que je suis bête, je gage qu'elle est dans la chambre de sa mère qu'est malade; c'est justement ce qui fait que je ne l'ai pus trouvée dans sa chambre. Oui; mais ça ne l'y fera peut-être pas plaisir que je lui donne sa réponse devant tout le monde; j'ai envie de l'attendre ici, et de m'amuser pendant ce tems-là avec les demoiselles de Paris. (*Regardant son livre*). V'là des figures de femmes qui annoncent.... Oh, non! il ne faut pas attendre mamzelle Pauline; je me souviens que M. Dorval m'a dit de lui dire sa réponse tout de suite. Courons, courons.

(*En courant il rencontre Durville qui le fait trébucher d'un côté, son livre de l'autre*).

SCÈNE II.

DURVILLE, BENOIT.

DURVILLE *le repoussant.*

PESTE soit du butor, qui m'a pensé casser le nez.

BENOIT, *par terre.*

Ah, mon Dieu, qu'en taloche!

DURVILLE.

C'est ta faute aussi, nigaud, tu vas toujours sans regarder.

BENOIT *se relevant.*

Oh! ce n'est rien not'mâitre... Et mon armanach, donc?

(*Il va ramasser son livre.*)

DURVILLE.

Quel est ce livre-là? Voyons.

BENOIT.

C'est un livre qu'on m'a donné pour mes étrennes; c'est l'armanach des demoiselles de Paris. Oh, c'est joli!

DURVILLE.

Qu'en fais-tu, benêt, puisque tu ne sais pas lire?

BENOIT.

Bah! Et les images, donc! Est-ce qu'on ne voit pas ben de quoi y retourne? Voyez plutôt où ce que les feuillets sont pliés. (*à part*) Quiens, il y prend goût! Pourvu qu'il n'aille pas me le garder à présent.

DURVILLE *parcourant le livre.*

Ciel, que vois-je! Le nom de ma fille ici.... Quo'il seroit possible... Oui, c'est bien son nom, son état, sa demeure; rien n'y manque, je n'en

puis plus douter... Et voilà ce qui justifie, non-seulement l'auteur de la lettre, mais aussi ce qu'elle contient et ce qu'on vient de me dire au café voisin.... La malheureuse ! elle va payer cher.... (à *Benoît*) Entre chez ma femme, et dis à ma fille de venir me parler tout de suite, à l'instant.

B E N O Î T.

Oui, monsieur. (à *part*) Qu'eu vertigot qui lui prends donc? (Il sort).

S C È N E I I I.

D U R V I L L E *seul, violemment agité.*

J'ÉPROUVE des mouvemens de rage.... Je ne sais à quoi.... Ma fille, que je croyois si sage, qui jamais.... Ah, Dieux ! je sais bien que ceux qui font ces livres-là mentent souvent ; mais quelquefois aussi ils disent la vérité... Ce funeste article, par exemple.... cette cruelle lettre.... ce qu'on vient de me dire.... tout cela porte un caractère de ressemblance qui m'effraie.... Je ne m'étonne plus à présent de l'absence de Dorval... Il aura vu ce livre, il aura été informé de l'inconduite.... Ah, ciel ! je ne sais que faire en cette extrémité.... Si mon ami Faussart étoit ici, il m'indiqueroit la conduite que je dois tenir.... Mais voici ma fille.

SCÈNE IV.

DURVILLE, PAULINE, BENJIT.

P A U L I N E.

MON père, je viens....

D U R V I L L E.

Avance, malheureuse, et voyons si tu répondras à cela. Tiens, regarde ce livre.

P A U L I N E *le prenant.*

Eh bien, ce livre....

D U R V I L L E *lui montrant la page.*

Tiens, lis et réponds.

P A U L I N E *jetant un cri sourd après l'avoir lu, laisse tomber le livre.*Ah, Dieux! quelle horreur.... Je ne puis résister à ce coup.... La force me manque. (*Elle se traîne sur une chaise*) Mon père....

D U R V I L L E.

Ton père, misérable! Oses-tu bien....

P A U L I N E.

Quoi! vous croyez que je mérite....

D U R V I L L E.

Sije le crois.... Et comment en douter, après une preuve aussi évidente?

P A U L I N E.

Ignorez-vous que la calomnie....

D U R V I L L E.

D U R V I L L E.

La calomnie ! la calomnie !!! Mais....

P A U L I N E.

Mais, mon père, j'en appelle à vous-même. Avez-vous jamais eu à vous plaindre de moi ? et, jusqu'à ce moment, m'avez-vous vu manquer à mes devoirs ? Elevée sous vos yeux, compagne fidelle de ma respectable mère, je ne l'ai jamais quittée jusqu'au moment de sa maladie ; et depuis ce tems je ne la laisse, comme je vous l'ai déjà dit, que pour aller chercher ce dont elle a besoin, et pour reporter à ma cousine l'ouvrage en dentelles qu'elle me donne à faire. Dorval, qui depuis deux ans est l'objet de ma tendresse, et qui ne me quitte presque pas, peut vous assurer que jamais je n'ai trahi ni votre confiance ni son amour.

D U R V I L L E.

Mais où le trouver ce Dorval, pour m'assurer de cela ? Il aura su votre inconduite, ce livre lui aura tombé dans les mains ; et révolté, comme vous le pensez, de vos dérèglemens, il aura dédaigné de vous les reprocher.

P A U L I N E, *fermement.*

Dorval me reprocher quelque chose de contraire à l'honneur et à la vertu ! S'il en étoit capable, il deviendrait l'objet de mon mépris ; mais vous ne le pensez pas, mon père, vous

sur-tout qui avez vu naître nos premiers sentimens, qui les avez alimenté chaque jour par la promesse de nous unir, et qui, dans ces momens de confiance et d'abandon qui vous étoient si familiers, nous recommandiez de nous cacher un peu plus notre attachement mutuel, et nous disiez : *Vous vous aimez trop, mes enfans, réservez un peu de votre ardeur pour embellir les jours qui suivront votre hyménée.* Tels étoient vos discours, mon père ; Dorval et moi n'y répondions que par des caresses et de nouveaux sermens de toujours nous aimer.

D U R V I L L E.

La belle garantie ! Comme si on se faisoit aujourd'hui beaucoup de scrupule de trahir des sermens, faits pour la plupart par l'imagination en délire.

P A U L I N E.

Ah ! mon père, quels sentimens osez-vous prêter à votre fille ! vous sur-tout qui savez à quel point la calomnie exerce aujourd'hui ses ravages, pouvez-vous....

D U R V I L L E.

Je sais bien que la calomnie attaque indistinctement tout le monde ; mais tout ce que j'ai appris depuis hier, tout ce que je vois aujourd'hui, porte un caractère de vérité trop effrayant pour l'imputer seulement à la calomnie ; et, je vous le répète, l'absence de Dorval ne peut

avoir d'autre motif que la connoissance de vos déportemens.

BENOIT.

Mais, notre maître, monsieur Dorval....

DURVILLE, *brusquement.*

Paix, imbécille ! de quoi te mêles-tu ?

BENOIT.

Mais, monsieur, c'est que....

DURVILLE.

Silence, te dis-je.

BENOIT, *à part.*

Ah ! mon Dieu, qu'en tête de caillou !

PAULINE.

Comment, mon père, vous persistez toujours à me croire criminelle.

DURVILLE.

Eh ! puis-je penser autrement ?

PAULINE.

Par tout ce qu'il y a de plus sacré sur l'honneur, mon père ; par tout ce qui m'attache le plus à la vie, je vous jure....

DURVILLE.

Oh ! point de sermens ! C'est un mauvais moyen de me convaincre.

PAULINE.

De grace, examinez....

D U R V I L L E.

Tout est examiné; et lorsque j'aurai acquis
l'intime conviction...

P A U L I N E.

Ah! par pitié, mon père, n'outragez pas plus
long-tems votre fille; elle vous supplie à ge-
noux de croire à son innocence.

D U R V I L L E.

Autre simag ée que je n'aime point.

P A U L I N E.

Vous ne trouvez donc rien dans votre cœur
qui me justifie?....

D U R V I L L E.

Jusqu'à présent, non.

P A U L I N E.

Eh bien! puisque vous êtes assez foible pour
me juger coupable; puisqu'au lieu de consoler
votre fille, et d'adoucir les maux que des mé-
chans lui font éprouver; puisque, malgré mes
prières, mes larmes, vous persistez dans vos
injustes soupçons; puisque, sans consulter ma
respectable mère, vous osez condamner votre
fille à l'opprobre, à l'infamie, je ne vous dis
plus rien; et dès ce moment je ne vous regarde
plus comme mon père, vous n'êtes à mes yeux
qu'un.... Mais je me retire, en vous annonçant
que vous gémirez peut-être bientôt sur votre
barbare injustice. *(Elle sort).*

BENOIT, *à part.*

Ah! mon Dieu, quoique tout ça veut dire?

SCÈNE V.

DURVILLE, BENOIT.

DURVILLE *étourdi d'abord.*

QUEL langage! quelle noble assurance!!!! Non, le crime n'a pas cette fermeté.... Ma fille n'est pas coupable, et ma sotte crédulité seule.... Oh! je vais après elle; je veux éclaircir. (*à Benoit*) Et toi, nigaud, qui ne sais faire que des bêtises, jette-moi ce livre au feu. (*Il sort*).

SCÈNE VI.

BENOIT *seul.*

AH! mon Dieu, qu'en caboché que s'homme-là! Je voulois l'y dire que M. Dorval aimait toujours sa fille; qu'il n'étoit pas venu hier, parce qu'il avoit couru toute la journée pour trouver les calomnieux de sa future; je voulois l'y dire qu'il alloit venir.... Mais, bernique, y m'a fait faire, et puis.... Ah! mon Dieu, mon Dieu! mais c'est donc le diable que ce livre-là?... Y dit que je le jette au feu. (*Il s'avance du livre et recule*) Je n'ose pas y toucher; mais, qu'en bacchanal y nous fait faire!!! Oh,

jarni! si j'avois su cela, je me serois bien gardé de le prendre.... Ces accidens-là n'arrivent qu'à moi, et je fais toujours du mal sans le vouloir. C'est un sort, ça; car certainement d'abord....

SCÈNE VII.

BENOIT, DORVAL.

DORVAL *vivement*, à Benoît.

AH! te voilà, Benoît. Pauline est-elle ici?

BENOIT, *en soupirant*.

Ah! monsieur.

DORVAL.

Qu'as-tu donc?

BENOIT.

J'ai qu'y a ici du boulevard qui nous met dans le chagrin, et mamzelle Pauline aussi.

DORVAL.

Seroit-ce mon absence qui lui causeroit....

BENOIT.

Oh que non! Tenez : (*montrant le livre*) c'est st'invention du diable là, qu'est cause de tout.

DORVAL *ramassant le livre*.

Quel est donc ce livre?

BENOIT.

C'est un armanach qu'on m'a donné pour

mes étrennes... Mais si j'avois pu me douter...
Oh, mordienne!

D O R V A L , *en feuilletant le livre.*

Ah, Dieu! ma chère Pauline, quel est le monstre qui a pu te ranger parmi ces êtres déhontés qui trafiquent impunément de leurs charmes?... Cet exécration article coïncide parfaitement avec les lettres que j'ai reçues hier... Oh! il faut que je découvre l'auteur d'une telle infamie.... Il faut que ce scélérat.... Qu'est devenue ma Pauline, Benoît?

B E N O I T.

Elle n'a pas eu putôt vu ce livre-là, que son père l'y montrait, qu'elle est tombée comme morte, et pis qu'elle s'est relevée après pour le rembarer, en pleurant.... Et pis, que sais-je moi, elle s'est en allée dans la désolation, avec un chagrin entre cuir et chair, et pis son père il l'a suivie, en me disant de brûler ce livre-là.

D O R V A L , *avec feu.*

Il avoit bien raison; et l'auteur de ce misérable ouvrage devoit subir le même châtiment.

B E N O I T.

Mais, M. Dorval, ce damné livre-là dit donc du mal de mamzelle Pauline.

D O R V A L.

S'il en dit, mon ami. L'auteur, le méprisable auteur de ce libelle, range Pauline, la vertueuse Pauline, parmi ces viles prostituées qui,

grace à la dépravation des mœurs, s'honorent publiquement de leur dégradation.

BENOÎT.

Ah, mon Dieu, est-il possible! Un moule de sagesse comme mamzelle Pauline.

DORVAL.

Sois tranquille, Benoît, cet outrage fait à la vertu ne restera pas impuni; et si j'en crois mes pressentimens, la journée ne se passera pas sans que Pauline soit vengée. Dis-lui, mon cher ami, que je suis allé à la recherche de l'auteur de cet infame l'beille, qu'elle compte sur moi que je ne l'abandonnerai jamais, et que, si le sort ne trompe pas mon espoir, je forcerai dès aujourd'hui son lâche calomniateur à rendre hommage à sa vertu. Je ne tarderai pas à revenir.

(*Il se sauve*).

SCÈNE VIII.

BENOÎT *seul*.

QU'EU bonheur, s'il pouvoit rapatrier toute la maison! Ça me feroit bien plaisir à moi... car certainement d'abord.... Oh, patience! Si je retrouve ce damné marchand de livres, je l'y savonnerai la tête d'importance.... A présent que je m'en rappelle, il me semble qu'il a la physionomie d'un homme que je vois là au perron ici près. Oh, mordienne! si c'est lui, y s'en souviendra.

SCÈNE IX.

SCÈNE IX.

BENOIT, JULIENNE.

JULIENNE, *effarée*.

EH bien, Benoît, quoi qui-gnia de nouveau ? Je viens de voir not'maître sortir en colère contre sa fille, qui n'a pas voulu l'y ouvrir la porte de sa chambre.

BENOIT.

Comment, elle a refusé d'ouvrir la porte à son père ?

JULIENNE.

Oui, elle s'est enfermée à double tour... Il a eu beau lui dire, par le trou de la serrure, toutes les horreurs de la vie, qu'elle n'étoit plus sa fille.... qu'il l'aimoit beaucoup, que c'étoit une entêtée de ne pas vouloir l'y ouvrir ; elle n'a pas répondu.

BENOIT.

C'est la faute de son père aussi. Il a tort de suspicier la vertu de sa fille ; car vous pouvez bien dire, mère Julienne, que, depuis que vous êtes ici, mamzelle Pauline a toujours été d'une sagesse incombustible.

JULIENNE.

Oh ça ! c'est bien sûr ; mais ça ne doit pas t'étonner. Tu sais bien comme est M. Durville ; et que si on fait un pas de travers, y croiroit, faut y dire, qu'on s'est cassé la jambe.

BENOIT.

C'est vrai qu'il est par trop croyant sur tout; c'est un véritable mulet par la tête, quand y s'y met.

JULIENNE.

Mais est-ce que tu ne sais pas d'où vient qu'il est si fort fâché contre sa fille?

BENOIT.

Si fait que je le sais, puisque c'est moi qu'en suis la cause.

JULIENNE.

Comment, toi?

BENOIT.

Et oui; un damné marchand de livres, qui est venu apporter une lettre pour M. Faussart, m'a donné un armanach où ce qu'on dit du mal de mamzelle Pauline. Son père l'a vu, et c'est là ce qui fait le grabuge.

JULIENNE.

Il est bien possible que st'armanach dise du mal de mamzelle Pauline?

BENOIT.

Il faut bien qu'il en dise, puisque M. Dorval, qui vient de l'emporter, a dit comme ça, tout-à-l'heure, qu'il alloit chercher après sti-là qui l'avoit fabriqué, et que s'il trouvoit, c'étoit autant de fricassé.

JULIENNE.

Oh ! y fera bien ; car y faut être ben méchant pour dire du mal d'une si brave créature.

BENOIT.

Ah , mon Dieu ! la v'là ; c'est mamzelle Pauline , c'est elle.

JULIENNE.

Hélas oui, la pauvre enfant !

BENOIT.

Voyez comme alle est pâle , comme alle a l'air égaré ; elle ne nous voit tant seulement pas....

JULIENNE.

Alle veut peut-être rester seule. Retirons-nous.

BENOIT.

Oui , ça ne seroit pas honnête de la guéter. Sortons , mère Julienne.

(Ils se retirent doucement).

SCÈNE X.

PAULINE seule dans le désordre , l'œil fixe cependant.

OUI , c'est le seul moyen de cesser de souffrir... Je n'entendrai plus mon barbare père me dire que j'ai déshonoré sa famille , que désormais confondue avec ces viles créatures.... Ah ! Dieu ! cette idée me révolte... Moi déshonorée , moi coupable ! ô mon Dieu ! toi qui lis dans mon

cœur, tu sais si je suis criminelle, tu connois....
 Mais les affreux poisons qu'exhale la calomnie,
 ne laissent aucun espoir à ses victimes.... Il ne
 me reste donc plus qu'un parti.... qu'un seul....
 Il est terrible; mais il est nécessaire.. Eh! com-
 ment pourrois-je supporter les humiliations et
 le mépris infamant dont on me couvre?... Non,
 je n'aurai jamais ce courage, et mon cœur se
 brise à l'idée de se voir en horreur aux yeux de
 ceux qui m'ont chérie... de mon père, de Dorval,
 de Dorval que j'adorois, pour qui j'aurois sa-
 crifié tout au monde, et qui, pour prix de tant
 d'amour, m'abandonne, me fuit... et crois que
 je suis coupable.... Il aura vu ce livre infame;
 et aussi injuste que mon père... Ah, Dorval! tu
 paieras chère cette odieuse injustice.... Voici
 justement du papier, écrivons-lui: (*Elle écrit
 et lit à mesure*) « Fidelle aux sermens que je
 » t'ai faits, autant qu'à la vertu que je n'ai ja-
 » mais trahie, je vais cesser de souffrir.... En-
 » tends-tu bien, Dorval? Cesser de souffrir....
 » J'ai résisté au courroux de mon père, à ses
 » injustes reproches, j'aurois résisté de même
 » aux outrages, aux mépris d'un public abusé;
 » mais je ne puis supporter l'idée d'être aban-
 » donnée, d'être trahie, d'être méprisée de
 » Dorval. C'est te dire assez quel prix j'atta-
 » chois à ton estime. Frémis donc, amant trop
 » credule, frémis! Au moment où tu recevras
 » cette lettre, ta Pauline, celle qui t'adorois,

» que tu devois chérir jusqu'au tombeau....
 » Ciel! quelqu'un vient. Cachons vite cet écrit.
 (Elle cache sa lettre dans son sein).

SCÈNE XI.

PAULINE, FAUSSART.

FAUSSART, *sans voir d'abord Pauline.*

VOILA l'affaire en bon train; le livre fait son effet. Si je pouvois, pendant qu'on entretient Durville au café voisin. dire un mot à sa fille... Justement la voici. (*Haut*) Pardon, charmante Pauline, si je vous interromps....

PAULINE, *à part.*

Evitons ce nouveau supplice.

FAUSSART.

Je croyois trouver ici M. votre père, j'ai à lui communiquer différentes choses qui ne vous sont pas étrangères; et, si vous le permettez, je vous en ferai part.

PAULINE *se disposant à sortir.*

Je suis fâchée de vous refuser, M. Faussart; mais je ne suis pas en état de vous entendre. Je me sens....

FAUSSART.

Rassurez-vous, belle Pauline, et demeurez. Ce n'est ni de moi ni de mes sentimens que je veux vous entretenir; c'est de quelqu'un qui....

PAULINE, *de même.*

Je suis fâchée, vous dis-je, monsieur; mais je ne puis...

FAUSSART.

C'est de Dorval dont je veux vous parler.

PAULINE *s'arrêtant.*

De Dorval!

FAUSSART.

Oui, mademoiselle.

PAULINE.

Qu'avez-vous à m'en dire? Du mal, sans doute.

FAUSSART.

Ah! mademoiselle, peut-on dire du mal de quelqu'un qui a le bonheur de vous plaire et qui le mérite autant que lui? C'est au contraire pour vous engager à ne pas croire celui que des gens mal intentionnés pourroient vous en dire. Vous savez qu'aujourd'hui la calomnie....

PAULINE.

Oui, monsieur, je sais que la calomnie ne ménage rien, qu'elle s'attache au contraire à tout ce qu'il y a de plus respectable, et qu'elle flétrit tout de son haleine impure.

FAUSSART.

Aussi votre amant, mademoiselle, celui qui va être votre époux, le vertueux et fidèle Dorval, est-il attaqué par ce monstre.

P A U L I N E.

De quoi donc Dorval est-il soupçonné, monsieur?

F A U S S A R T.

Il n'est pas soupçonné, mademoiselle ; mais il est reconnu qu'il fréquente depuis quelques tems plusieurs de ces libellistes éhontés qui font métier de diffamer impunément les personnes les plus estimables, et l'on va jusqu'à dire qu'il n'est pas étranger à la composition d'un livre abominable où la vertu se trouve confondue avec le vice.

P A U L I N E, *à part.*

Dieux ! qu'entends-je ?

F A U S S A R T.

Mais les honnêtes gens ne peuvent croire...

P A U L I N E.

Ils ont raison, monsieur ; Dorval est trop ami de l'honneur et de la vertu, pour se prêter à de pareilles horreurs.

F A U S S A R T.

Aussi l'ai-je défendu avec feu contre tous ceux qui vouloient les lui imputer ; mais voyez, mademoiselle, à quel excès se portela calomnie. Ne vouloit-on pas me soutenir qu'il ne s'étoit engagé dans cette affaire que par suite d'une intrigue qu'il a formée depuis peu avec une des sœurs de ces libellistes, on vouloit même m'en fournir la preuve ; mais moi qui sais à quel point

il vous aime et vous respecte, je n'ai pu souffrir une imputation aussi odieuse, et j'ai forcé au silence tous ses accusateurs.

P A U L I N E.

Je vous remercie pour Dorval, monsieur; quant à moi, je n'ai rien à vous dire, puisque vous connoissez mes sentimens pour lui. J'ajouterai seulement qu'il a plus que jamais ma tendresse, et que quelques torts qu'il puisse avoir aux yeux du monde entier, il ne m'en sera pas moins cher. Il seroit possible que quelques-unes de ses actions lui ravissent un jour mon estime; mais il ne perdra jamais mon amour; et dût-il même être parjure à ses sermens, je descendrai dans la tombe fidelle à ceux que je lui ai faits de l'adorer toute ma vie.

F A U S S A R T, *à part.*

Sa constance met la mienne à bout. Il faut que je la quitte et que je retourne à Durville, dont l'entêtement et la crédulité me serviront mieux. (*Haut*) Je suis ravi, mademoiselle, de vous voir dans ces sentimens; je desire les retrouver chez M. votre père, et je vais le chercher pour le prévenir en faveur de Dorval. Je vous salue. (*à part, en sortant*) Tant de beauté est l'excuse de tout ce que je fais pour l'arracher à mon rival.

(*Il sort*).

SCÈNE XII.

SCÈNE XII.

PAULINE seule.

CE nouvel outrage que la calomnie fait à Dorval manquoit à mon malheur ; je n'avois pas assez de mes maux , il falloit que le sort y ajouta celui de vous soupçonner l'honneur et la vertu de mon amant, de mon amant... lui qui, semblable à mon père, me soupçonne, m'accuse.... me méprise peut-être.... Me mépriser, me croire coupable... Ah! c'est-là le comble de mes tourmens ; c'est-là ce qui fixe le terme de ma malheureuse existence.... Mais c'est trop tarder... J'aurois dû déjà... Mais je vois les deux seuls êtres dans l'univers dont je n'ai pas perdu l'estime.

SCÈNE XIII.

BENOIT, PAULINE, JULIENNE.

BENOIT à *Julienne*.

LA v'là encore, mamzelle Pauline.

JULIENNE.

Lâche-moi, Benoît ; il faut que je lui parle à ste pauvre enfant. Quoi que vous avez donc, mademoiselle ? Vous avez du chagrin.

PAULINE.

Ce n'est rien, ma bonne ; cela va se passer. Ah! te voilà, Benoît ?

BENOIT.

Oui, mamzelle; c'est moi qui vous prie de ne pas vous chagriner. Le mal que les méchans ont voulu vous faire retombera sur eux; le bon Dieu les punira, c'est sûr.

JULIENNE.

Oh! c'est ben vrai ça; les méchantes gens n'ont qu'un tems.

BENOIT.

Moi, j'ai dit à votre amoureux que vous étiez la plus brave fille du monde.

JULIENNE.

Moi, j'ai dit à votre père qu'il avoit tort de mal penser de vous.

BENOIT.

M. Dorval m'a bien dit aussi....

JULIENNE.

Oh! mademoiselle peut être sûre que nous rendrons toujours un bon témoignage d'elle.

BENOIT.

Enfin, M. Dorval m'a dit....

JULIENNE.

Et puis mademoiselle....

BENOIT.

Mais, mère Julienne, si vous m'interrompez toujours, je ne pourrai jamais dire....

PAULINE.

Je sais, mes amis, tout ce que votre zèle fait

pour moi tous les jours, et je vous prie d'en accepter cette foible récompense. (*Elle donne sa bourse à Benoît*) Tiens, Benoît, partage cela avec Julienne.

B E N O I T.

De l'argent, mamzelle! Je n'en voulons pas. C'est pas par intérêt que je vous aimons, que je vous servons.

J U L I E N N E.

C'est vrai ça, mamzelle, et je ne voulons pas....

PAULINE *les rassemblant près d'elle.*

Mes chers amis, mes bons amis, si vous ne voulez pas m'affliger, acceptez ce témoignage de ma reconnoissance, c'est le moins que je doive à votre attachement pour moi; car vous m'avez toujours bien aimé, vous....

J U L I E N N E, B E N O I T *ensemble.*

Oh! pour ça oui, not'bonne maîtresse.

P A U L I N E.

Vous m'avez toujours estimée, vous ne m'avez pas fait l'injure de me croire coupable.

J U L I E N N E, B E N O I T *ensemble.*

Oh! pour ça non.

P A U L I N E.

Vous êtes les seuls enfin qui croyez à mon innocence. Le souvenir de vos bons sentimens pour moi est gravé là, (*montrant son cœur*) et n'en sortira jamais.... Adieu mes amis, je me

sens fatiguée, et je vais chercher les moyens de prendre un peu de repos; adieu ma bonne Julienne, (*elle l'embrasse*) adieu Benoît.

JULIENNE, BENOIT ensemble.

Ah! not'bonne maîtresse.

(*Ils lui baisent la main*).

PAULINE.

Adieu, mes seuls et vrais amis.

(*Elle s'échappe de leurs mains et sort*).

SCÈNE XIV.

JULIENNE, BENOIT.

JULIENNE.

PAUVRE créature! alle me fait bien de la peine.

BENOIT.

Et à moi aussi, que je dis. Mais quelle idée qu'il y a pris de nous donner tant d'argent à la fois?

JULIENNE.

Alle a si bon cœur ste pauvre enfant; alle a dit que nous le partagions à nous deux, Benoît.

BENOIT.

Ah, pardine! le partage sera bientôt fait. V'là votre part (*il lui donne tout l'argent*) et v'là la mienne. (*Il montre la bourse vuide*)

JULIENNE.

Comment ça?

BENOÎT.

Eh oui ! Depuis que je suis chez M. Durville, qui a soin de moi ? Je n'ai besoin de rien , j'ai de bons gages , et puis je suis jeune , je suis fort ; mais vous , mère Julienne , vous vieillissez , vous pouvez tomber malade , et st'argent-là vous servira. Moi je garde ste bourse , parce qu'elle vient de mamzelle Pauline.

JULIENNE.

Mais, Benoît, je ne veux pas....

BENOÎT.

Allons , allons , mère Julienne , v'là qu'est fini. Allez vite voir si notre maîtresse n'a besoin de rien , et sur-tout ne lui soufflez pas le mot de ce qui se passe à l'encontre de sa fille.

JULIENNE.

Sois tranquille , je ne dirai rien ; la pauvre femme a bien assez de sa maladie (à part , *en sortant*) Il faut avouer que ce Benoît est un brave garçon.

SCÈNE XV.

BENOÎT *regardant la bourse.*

V'LA une bourse que je garderai toute ma vie ; alle m'a été donnée de trop bon cœur , pour que je m'en défasse jamais. Ste pauvre mamzelle

Pauline , comme elle est malheureuse d'être calomniée comme ça par des coquins.... A propos de coquins , pendant que not'maitre est dehors et que je n'ai rien à faire , il faut que j'aille ici près me promener au perron , pour voir si je ne rencontrerai pas ce damné marchand d'armanach , j'ai toujours l'idée de l'avoir vu dans ces figures qui vont et viennent là. Oh , mordienne ! si je le trouve , y peut bien compter.... Oh ! non , non , ça ne seroit pas prudent ; mais j'avertirai M. Dorval , c'est un homme lui , qui... Eh bien , oui , je m'en vais voir si je verrai ce maudit marchand.

Fin du Second Acte.

ACTE III.

SCÈNE PREMIÈRE.

DURVILLE, BENOIT, JULIENNE.

DURVILLE.

OUI, mes enfans, vous aviez raison, ma fille n'est pas coupable. Presque toutes les informations que j'ai faites sont à son avantage; et Dorval, que j'ai injustement soupçonné aussi, va venir me donner des nouvelles du scélérat qui a osé souiller sa réputation.

BENOIT.

Pardine, monsieur! quand je vous disions qu'elle étoit sage, j'étois bien sûr de notre fait.

DURVILLE, *en se mordant les lèvres.*

Si je peux trouver le coquin....

BENOIT.

Oh, laissez faire! Allez, notre maître; j'ai dans l'idée queuque chose.... Enfin, je m'entends.... Mais, dans tous les cas, si vous avez besoin d'un coup de main, je vous promets de taper dru; car certainement...

DURVILLE.

Dites-moi un peu, mon ami Faussart est-il rentré?

JULIENNE.

Non, monsieur.

D U R V I L L E.

Et Pauline est-elle toujours dans sa chambre ?

B E N O I T.

Il n'y a pas plus d'une demi-heure qu'elle est venue ici ; mais elle est allée un brin se reposer.

D U R V I L L E.

Ah, bon ! Cette chère enfant ! Elle mérite bien... Mais quelqu'un entre... Ah ! c'est vous, Dorval ? Eh bien ! quelles nouvelles ?

S C È N E I I.

L E S M Ê M E S , D O R V A L.

D O R V A L.

J E ne sais rien encore de positif ; mais j'ai plusieurs de mes amis qui sont à la recherche, et qui se flattent de découvrir sous peu ce misérable. Je suis venu en attendant pour rassurer Pauline, et dissiper l'inquiétude qu'a dû lui causer mon absence. Permettez-vous que je la voie ?

D U R V I L L E.

Volontiers ; mais si nous attendions que mon ami Faussart fût rentré. Il vient de me faire dire qu'il ne reviendrait pas sans savoir le nom de l'auteur des calomnies qui affligent ma fille ; alors la nouvelle....

D O R V A L , *avec noblesse.*

M. Durville, j'ai été loin, jusqu'à ce jour, de
condamner

condamner l'attachement que vous avez pour ce M. Faussart ; mais depuis hier que je sais qu'il est du nombre de ces perfides folliculaires qui travaillent journellement à aigrir, à diviser leurs concitoyens , et qui , loin de verser un baume consolateur sur les plaies que nous a faite la révolution , se font au contraire un jeu de les rouvrir sans cesse , je vous avoue que c'est avec peine que je le vois votre ami.

D U R V I L L E.

Que m'apprenez-vous , Dorval ? Mais êtes-vous bien sûr..... Non , je ne puis croire qu'un homme qui vit de son bien....

D O R V A L.

De son bien ? Eh ! il ne doit son existence qu'à son infame métier.

D U R V I L L E.

Bon Dieu ! que me dites-vous là ?

B E N O I T, *qui a tout écouté.*

Comment , M. Dorval , ce M. Faussart fait donc aussi de méchans livres ?

D O R V A L.

Oui , mon garçon ; mais pourquoi me demandes-tu cela ?

B E N O I T.

C'est que j'ai dans l'idée , depuis plus d'une heure , que ce coquin de marchand qui est venu ici apporter une lettre pour M. Faussart , et qui m'a vendu ce damné almanach pour rien....

D O R V A L *frappé.*

Pour rien, dis-tu?

B E N O I T.

Oui, monsieur, y m'a dit que c'étoit des étrennes qu'y donnoit à ses pratiques... et certainement d'abord.... que peut-être....

(*Il rêve.*)

D O R V A L à *Durville.*

Ce que dit Benoît me donne à penser. (*à Benoît*) Dis-moi, le reconnoît-*tu* celui qui t'a donné ce livre?

B E N O I T.

Pardine! gnia qu'un quart-d'heure que je l'ai encore vu ici près; il se promène là autour du perron, tout le long du jour, avec des livres sous son bras.

D O R V A L à *Durville.*

Si nous faisons venir cet homme, peut-être pourrions-nous en tirer quelques éclaircissemens.

D U R V I L L E.

Vous avez raison, mon ami, il ne faut rien négliger. Benoît, vas le chercher.

D O R V A L.

Ne lui dis rien sur-tout qui puisse lui faire soupçonner....

B E N O I T.

Oh! laissez faire, allez. Quoique je ne sois qu'un nigaud, certainement que.... et pis je le

ferai entrer par la porte derrière, pour mieux le gourer. Je vas revenir tout de suite. *(Il sort).*

SCÈNE III.

DORVAL, DURVILLE, JULIENNE.

D O R V A L.

CET homme va peut-être nous donner quelques lumières sur ce que nous cherchons.

D U R V I L L E.

Il faut du moins l'espérer; mais si ce que vous me dites de ce Faussart est vrai, je suis donc bien dupe, moi qui l'ai accueilli comme un frère, qui lui ai donné un asyle et qui l'ai comblé de bienfaits.

D O R V A L.

Mon cher Durville, ce n'est pas au moment de vous appartenir que je voudrois vous tromper; et lorsque je vous dis que votre Faussart est un de ces êtres vils qui se font gloire de diffamer les personnes les plus estimables, c'est que cela est. Je n'ai même couru hier toute la journée, que pour m'en assurer.

D U R V I L L E.

Vous aviez donc déjà quelques soupçons sur son compte?

D O R V A L.

Ils commençoient à s'assoupir depuis quelques jours; mais la lettre que j'ai reçue hier, et qui m'instruisoit de la prétendue inconduite de

vosre fille, les a réveillés. Une voix secrète m'a dit qu'il étoit l'auteur de ces calomnies; et, comme je viens de vous le dire, j'ai tout fait pour savoir quels étoient ses moyens d'existence.

D U R V I L L E.

Juste ciel! dans quel guépier me suis-je fourré en accueillant chez moi un pareil monstre! Mais comment se fait-il aussi que des hommes, qui se disent libres, souffrent que journellement une horde d'écrivassiers les outragent et les injurient?

D O R V A L.

Que voulez-vous? C'est un privilège que donne la liberté de la presse.

D U R V I L L E.

Ah! de grace, mon ami, ne parlez pas contre cette liberté.

D O R V A L.

Moi parler contre elle! Dieu m'en préserve. Nul ne sent mieux que moi combien elle est nécessaire au salut de la patrie, je sais qu'elle est le palladium de notre indépendance; mais il ne s'ensuit pas de là qu'on doive en tolérer l'abus. Donnons, j'y consens, à nos pensées, à nos opinions tout l'éclat de la publicité, attaquons les vices; combattons les crimes de nos concitoyens; mais respectons leur probité: c'est donner la mort à quelqu'un, que de lui ravir ces biens d'autant plus précieux, que la corruption les a rendus plus rares.

Ah! mon cher Durville, si je pouvois être entendu de tous les dépositaires de l'autorité, je leur dirois avec cette fermeté et cette franchise, partage de l'honnête homme : Vous que le sort a chargé du pesant fardeau de gouverner, de juger vos semblables, voulez-vous l'alléger un peu? Soyez justes; et loin d'épuiser tous les traits des lois contre les infortunés que le désespoir, l'ivresse ou la faim portent souvent à détruire, à dépouiller leurs frères, réservez-en quelques-uns pour percer sans pitié ces insectes malfaisans, ces assassins privés, dont la plume est un poignard toujours levé sur l'honneur et la probité de leurs concitoyens.

D U R V I L L E.

Sous ce rapport je suis de votre avis, et...
(*Ici on sonne de la coulisse*) mais ma femme sonne. Est-ce que tu n'entends pas, Julienne, ta maîtresse qui t'appelle? Va voir ce qu'elle te veut.

J U L I E N N E.

Ah! pardon, monsieur; c'est que tout ce que j'entends-là me partrouble si fort.... J'y vais, monsieur. (*Elle sort*).

D U R V I L L E.

Dis-lui que je vais l'aller voir.

D O R V A L.

Il me semble que j'entends quelqu'un monter; c'est sûrement Benoît avec son homme....

Si c'est lui, permettez-vous que je l'interroge seul ?

D U R V I L L E.

Oh! volontiers.

SCÈNE IV.

LES MÊMES, BENOIT, LE
COMMISSIONNAIRE.

BENOIT *passant le premier.*

MONSIEUR Faussart, v'là l'homme. (*Sautant au collet du Commissionnaire*) Ah! je te tiens. (*à Dorval*) Messieurs, v'là le coquin qui m'a donné st'armanach.

LE COMMISSIONNAIRE *effrayé.*

Mais, mon Dieu! quoi qu'on me veut donc?

D O R V A L.

Necrainsrien, mongarçon, dis-nous la vérité.

LE COMMISSIONNAIRE *tremblant.*

La vérité, monsieur! mais je ne sais rien.

D O R V A L *l'observant.*

Tu ne sais rien?... Moi je crois au contraire que tu sais tout; et je te déclare que si tu mens d'un seul mot, ta perte est certaine.

LE COMMISSIONNAIRE *regardant autour de lui.*

Ah, mon Dieu! où que je suis?

B E N O I T.

Oh! t'a beau regarder, tu ne te sauveras pas.

D O R V A L *au Commissionnaire.*

Réponds-moi. Qui t'a chargé d'apporter ici une lettre pour M. Faussart?

LE COMMISSIONNAIRE *embarrassé.*

Monsieur....

D O R V A L.

Prends garde de mentir, et choisis entre une bonne récompense ou la prison.

LE COMMISSIONNAIRE *se jetant à genoux.*

Ah! messieurs, je vous en supplie, ne me perdez pas; je m'en vais tout vous dire. C'est M. Faussart lui-même qui m'a dit d'apporter cette lettre ici, et de faire en sorte de donner adroitement à ce garçon son almanach.

B E N O I T.

Pardine! je ne m'étonne pas si y m'a donné mes étrennes d'avance, c'étoit pour me mettre dedans.... Oh! jarnigoi....

D O R V A L *au Commissionnaire.*

Tu dis son almanach. Est-ce qu'il en seroit l'auteur?

LE COMMISSIONNAIRE.

Oui, monsieur, c'est lui qui l'a fait; et pour preuve, tenez, v'là son manuscrit que je viens de lui chercher chez M. Crocanville, imprimeur, rue des Mauvaises paroles.

DORVAL *vivement, prenant le manuscrit.*

O providence! ô céleste justice!

(*Durville et Benoît sont étourdis; l'un tombe dans un fauteuil, et l'autre témoigne toute son horreur.*)

(*Au Commissionnaire*) Mais comment, malheureux, peux-tu te prêter à servir un pareil scélérat?

LE COMMISSIONNAIRE.

Monsieur, il me donne dix écus par mois pour répandre ses brochures et pour faire toutes ses commissions.

DORVAL *outré.*

Tu mériterois bien.... Mais non, je t'ai promis.... Sors de cette maison sur-le-champ.

LE COMMISSIONNAIRE *voulant s'enfuir.*

Oui, monsieur.

BENOÎT *l'arrêtant.*

Non, non, coquin, tu ne sortiras pas tout de suite. M. Dorval, il faut le réconforter avec son Faussart.

DORVAL *frappé.*

Tu as raison... quelle étourderie j'allois faire! Enferme-le jusqu'à l'arrivée de son vil maître.

BENOÎT.

V'là justement un cabinet qu'est clair comme un four, je vas l'y fourer.

LE COMMISSIONNAIRE *suppliant.*

Ah! monsieur, vous m'aviez promis de ne pas me perdre.

BENOÎT

BENOIT *le poussant au cabinet.*

Tu ne seras pas perdu non plus; vas, je te retrouverai moi. Allons, allons, entre. (*Il le pousse dans le cabinet et ferme la porte*) Là, je vous en réponds, monsieur; je reste ici en faction, et certainement que.... je dis que c'est sûr.

DORVAL *allant à Durville, qui est resté sur sa chaise.*

Eh bien! avois-je tort d'accuser ce Faussart?

DURVILLE, *avec effort.*

Ah! mon ami, ne m'en parlez pas. La conviction de sa scélératesse m'a privé de toutes mes facultés.... Quel monstre!!! (*Se levant en colère*) Il faut qu'à son arrivée....

DORVAL *le retenant.*

Ne vous emportez pas, mon ami, nous avons des lois.

DURVILLE *brusquement.*

Oh! des lois, des lois! Oui, je respecte beaucoup la loi; mais....

DORVAL.

Modérez-vous, mon ami, et croyez... Écoutez-moi. Le commissaire de police, à qui j'ai déjà remis l'imprimé de ce libelle, n'est qu'à deux pas d'ici; je vais le trouver, lui donner ce manuscrit, l'instruire de cette affaire, et le prier de se rendre ici pour la rentrée de Faussart.

D U R V I L L E.

Eh bien! allez mon ami, allez.

D O R V A L *sortant.*

Je serai de retour à l'instant.

S C È N E V.

D U R V I L L E , B E N O I T , J U L I E N N E .

J U L I E N N E .

MONSIEUR, madame dit que vous veniez lui parler tout de suite. Le bruit qu'elle a entendu l'inquiète.

D U R V I L L E .

J'y vais, j'y vais. (*à part*) La pauvre femme! Si je lui découvrois cet amas d'horreurs, elle en mourrois. (*à Benoit*) Prends bien garde, Benoit. (*Il entre chez sa femme*).

B E N O I T .

N'ayez pas peur, allez, il est en bonnes pattes; il est dedans comme frère Laurent... Oh!

S C È N E V I.

J U L I E N N E , B E N O I T .

J U L I E N N E .

MAIS qu'enqu' tu fais donc là planté à sta porte, Benoit?

BENOIT.

Pardine ! je tiens la porte de la cage, pour que l'oiseau ne s'envole pas.

JULIENNE.

Quel oiseau ?

BENOIT.

Ce damné marchand d'armanach.

JULIENNE.

Il est ici ?

BENOIT.

Ah ! oui, qu'il y est ; en attendant qu'on le reconforte avec son Faussart, qu'a fabriqué ce maudit armanach.

JULIENNE.

Quoi ! c'est M. Faussart qui a dit du mal de mamzelle Pauline ?

BENOIT.

Pardine ! puisque je l'avons de son écriture, moulé de sa main.

JULIENNE *levant les mains au ciel.*

Jesus Maria ! à qui donc se fier dans ce monde-ci ? D'après ce coup-là, je ne croirons plus personne.

BENOIT.

Oh ! laissez faire, allez ; mamzelle Pauline va t'être vengée comme y faut. M. Dorval est allé chercher le commissaire de police, et certainement d'abord....

DURVILLE *dans la coulisse.*
Julienne, Julienne.

BENOÎT.
Notre maître vous appelle, mère Julienne.

JULIENNE.
Je m'en vas. Prends bien garde toujours.

BENOÎT.
Allez, allez, soyez sans inquiétude. Devant
qui m'échappe, on en prendra bien d'autres....
Mais v'là mamzelle Pauline.

SCÈNE VII.

PAULINE, BENOÎT.

PAULINE *avec crainte, inquiétude et
égarement.*

Tu est seul, Benoît?

BENOÎT.
Oui, mamzelle.

PAULINE.
Mon père est-il ici?

BENOÎT.
Il vient d'entrer dans la chambre de votre
mère, qui l'a fait demander.

PAULINE, *à part.*
Ma mère, hélas! (*Haut*) Peux-tu me faire
le plaisir d'aller chez notre voisin M. Belfort,
lui remettre ce papier et rapporter ce qu'il te
donnera.

BENOÎT, (*)

Je suis bien fâché de vous refuser, mamzelle;
mais je ne peux pas quitter ste porte.

PAULINE.

Pourquoi cela donc?

BENOÎT.

Ah! pourquoi? Pour votre bonheur peut-être,
pour aider à finir vos chagrins.

PAULINE.

Mes chagrins? Jamais, Benoît; mais tu peux
bien quitter deux minutes. Le service que j'exige
de toi est très-pressé, mon bonheur et mon
repos dépendent de ta diligence. Vas donc vite,
mon ami; je vais garder ta place.

BENOÎT.

Allons, mamzelle, je ne saurions rien vous
refuser. (*à part*) Je ne risque rien, j'ai la clef
dans ma poche. (*Haut. Prenant le papier*)
Donnez, mamzelle.

PAULINE.

Va mon ami, et n'oublie pas de dire que c'est
mon père qui t'envoie.

(*) *à part*. Chez l'apothicaire qu'alle m'en-
voie! Est-ce qu'alle auroit envie..... Prenons
garde.... (*Haut*) Je suis bien fâché de vous
refuser, mamzelle; mais je ne peux pas quitter
ste porte.

Nota. Cette phrase n'est à dire qu'avec le second
dénoûement.

BENOIT.

Oui, mamzelle; je suis ta vous dans la minute d'une seconde.

PAULINE.

Benoît?

BENOIT.

Mamzelle.

PAULINE *hésitant.*

Dorval n'a donc pas paru?

BENOIT.

Pardonnez-moi, mamzelle, il est venu; mais il n'a pas eu putôt vu ce damné livre que vous savez, qu'il a parti bien vite pour aller....

PAULINE, *vivement.*

Dorval a vu ce livre, dis-tu?

BENOIT.

Oui, mamzelle, il l'a vu; et c'est d'après ça...

PAULINE *l'interrompant.*

C'en est assez, cours.

BENOIT *sortant.*

Oui, mamzelle, je reviens tout de suite.

SCÈNE VIII.

PAULINE *seule, avec une douleur sombre.*

JE tremble que mon père n'entre dans cette salle.... Mon émotion me trahiroit peut-être.... Je ne sais quel est le sentiment que j'éprouve

depuis que j'ai formé.... Un frémissement involontaire... Eh! pourquoi? Qu'ai-je à craindre?... Mes maux ne sont-ils pas à leur comble? L'opprobre et l'avilissement ne sont-ils pas mon partage? L'affreuse et noire calomnie ne m'a-t-elle pas porté les derniers coups? Mon père, mon amant.... Mon amant! tout ne s'est-il pas réuni pour m'accuser?.... M'accuser! Ah! barbares, je pleure; mais vous pleurerez aussi, et vous ne jouirez pas même de vos pleurs. Bientôt vous sentirez.... Benoît tarde bien: l'auroit-on refusé? La rigueur de mon funeste sort iroit-elle jusqu'à vouloir me faire survivre aux affronts, aux outrages que l'on me fait?.... Ah chaque minute d'attente est un siècle de supplices.... et je ne soulève qu'avec peine le poids affreux dont mon cœur est oppressé.... Mais le voici.

S C È N E I X.

BENOIT, PAULINE.

BENOIT *accourant, une bouteille à la main.*

TENEZ, mamzelle, v'là ce que vous m'avez demandé.

PAULINE *vivement, prenant la bouteille.*

Donne, mon ami, donne, tu es le seul qui s'intéresse à mon sort; tu es.... Je n'oublierai jamais tes services. *(Elle se sauve).*

SCÈNE X.

BENOIT *seul.*

STE pauvre enfant, que j'ai donc de plaisir quand je peux l'y rendre service! Ça me rend plus léger de moitié.... Mais prenons garde à notre prisonnier.... Quiens, que je suis bête! j'ai la clef.

SCÈNE XI.

DURVILLE, BENOIT.

DURVILLE sortant de chez sa femme.

DORVAL n'est pas encore rentré, Benoît?

BENOIT.

Non, notre maître; mais surement que....

DURVILLE.

C'est bon, c'est bon, laisse-moi. (*Il s'assied contre la table, et à lui-même*) Malgré toutes les convictions qu'on me donne de la perfidie de ce Faussart, je ne puis revenir.... J'entends du bruit.... c'est lui. Voyons jusqu'à quel point il poussera la scélératesse.

SCÈNE XII.

LES MÊMES, FAUSSART.

FAUSSART.

AH! vous voilà, mon cher Durville, bonne nouvelle, mon ami, bonne nouvelle. Tout le monde

monde s'accorde à dire que votre fille est vertueuse ; et, grace à mes recherches , je connois l'odieux calomniateur.

DURVILLE, *avec une impétuosité concentrée.*
Vous le connoissez ?

FAUSSART, *gaîment.*
Oui, mon ami, je le connois.

DURVILLE *se levant avec rage.*
Et moi aussi je le connois, mons....
(*Il retombe sur son siège, suffoqué par indignation.*)

FAUSSART, *avec empressement.*
Qu'avez-vous donc ? (*à Benoît*) Viens donc secourir ton maître, Benoît ?

DURVILLE *se relevant, et retombe.*
Secourir, scélérat!!! Pourquoi l'horreur et l'indignation qu'il m'inspire, m'ôtent-ils la force de l'exterminer ?

BENOÎT, *à part.*
Ah, mon Dieu, mon Dieu ! est-il donc gueux st'homme-là.

SCÈNE XIII.
LES MÊMES, DORVAL, LE
COMMISSAIRE DE POLICE.

DORVAL.

ENTREZ, monsieur, entrez, nous avons besoin de votre ministère pour confondre et punir ce traître.

FAUSSART, *à part.*

Ociel! je suis perdu. (*Se remettant. A Dorval*) Est-ce à moi, monsieur, que ce discours s'adresse?

DORVAL, *avec feu.*

Oui, monstre, c'est à toi qui, trahissant à la fois l'honneur et l'amitié, n'a pas craint de porter la douleur dans l'âme d'un père, en cherchant à déshonorer sa fille.

DURVILLE *se levant.*

Oui, malheureux que j'ai cru mon ami... (*Au commissaire*) Monsieur, livrez-le sans pitié à toute la rigueur des lois; autrement je...

LE COMMISSAIRE, *avec autorité.*

Doucement, citoyens. Puisque vous avez réclamé mon ministère, permettez-moi de le remplir.

DORVAL.

Parlez, monsieur, nous vous écoutons.

LE COMMISSAIRE.

Ce n'est pas d'aujourd'hui que je connois M. Faussart, je le crois incapable de ce dont vous l'accusez; et je trahirois mon devoir, si je ne lui laissois pas l'entière liberté de se justifier.

DORVAL ET DURVILLE.

Quoi, monsieur, vous pourriez....

LE COMMISSAIRE.

Citoyens, vous savez que mon ministère est celui de rétablir le bon ordre, laissez-moi rem

plir d'aussi douces fonctions et daignez m'écouter. M. Faussart, demain à midi, vous vous rendrez chez moi avec ces citoyens, et là vous déduirez vos raisons les uns et les autres; en attendant, vous pouvez vous retirer.

FAUSSART *se disposant à partir, dit au Commissaire.*

Je rends grâce, monsieur, à la sagesse de ce jugement, et j'espère vous prouver....

LE COMMISSAIRE, *comme par ressouvenir.*

Ah! j'oublois. Pardon, M. Faussart, (à *Durville et Dorval*) Il faut me donner par écrit vos noms et surnoms, et le lieu que vous habitez.

F A U S S A R T.

Volontiers.

LE COMMISSAIRE à *Durville et Dorval.*

Vous paroissez surpris, citoyens; mais ce sont des formalités qui me sont essentiellement nécessaires. Ecrivez.

F A U S S A R T, *impudemment.*

Comment, messieurs, vous étiez si fermes tout-à-l'heure, vous hésitez maintenant. Faut-il que je vous montre l'exemple?

(*Il va à la table et écrit.*

(*Le commissaire fait signe aux autres de se taire, et tire de sa poche le manuscrit de Faussart.*

(*Au commissaire*) Voici, monsieur, ce que vous demandez.

(*Il remet l'écrit, et le commissaire compare l'écriture avec le manuscrit.*

(*Aux autres*) A votre tour, messieurs.

LE COMMISSAIRE.

Non, il n'est pas nécessaire, j'ai ce que je voulois avoir. (à Faussart) M Faussart, j'étois sûr que vous n'étiez qu'un scélérat; mais j'en voulois une preuve nette et précise.

FAUSSART.

Mais, monsieur, je ne crois pas...

LE COMMISSAIRE *lui mettant son écrit et le manuscrit sous le nez.*

Voyez; ces caractères vous sont connus, je crois.

FAUSSART *à part, frappé.*
Dieux! mon manuscrit.

LE COMMISSAIRE.

Vous ne répondez pas?

FAUSSART, *avec embarras.*
Monsieur, j'ignore...

LE COMMISSAIRE.

Ah! vous ne vous rendez pas encore... Faites donc paroître son colporteur. Où est-il?

BENOIT.

Faut-il que j'ouvre?

TOUS.

Oui, oui.

BENOIT *ouvrant le cabinet.*

Allons, allons, coquin, sors.... Tenez, messieurs, v'là l'engueuseux, le....

FAUSSART voyant le commissionnaire ,
lui dit d'une voix sourde.

Comment , malheureux , tu m'as trahi.

LE COMMISSAIRE.

C'est le sort des traîtres ; ils ne sont jamais
vendus que par leurs complices.

BENOIT , joyeusement.

Le voilà donc pris à la fin. (*Lui rendant
l'argent et la lettre*) Tenez , tenez , v'là vos
étrennes , je ne voulons pas garder l'argent d'un
coquin , ça nous porteroit malheur : v'là aussi
votre lettre que votre camarade m'avoit donnée
pour vous. (*à Durville*) Not'maître , je vas
annoncer à mamzelle Pauline la bonne nou-
velle , ça lui fera plaisir. La , la , la.

(*Il sort en chantant*).

SCÈNE XIV.

LES MÊMES , EXCEPTÉ BENOIT.

DURVILLE à Faussart.

Mais , dis-moi donc perfide , quel motif a pu
te porter....

FAUSSART.

L'amour , la jalousie....

DORVAL.

L'amour , dis - tu , scélérat. Ce sentiment
porte-t-il à dégrader l'objet de son culte ?

LE COMMISSAIRE.

Laissez, laissez, citoyens, je vous réponds de lui; ses remords vous vengeront. (*à Faussart et son confrère*) Sortez de ces lieux, malheureux, et ne les souillez plus par votre présence.

(*Faussart et le commissaire se sauvent*).

DURVILLE et DORVAL.

Comment, vous laisser fuir...

LE COMMISSAIRE.

J'ai posté du monde à la porte qui les attend, soyez sans inquiétude. J'ai d'ailleurs plus d'un titre pour faire arrêter ce Faussart, et cette fois-ci paiera pour les autres.

DURVILLE et DORVAL.

Ah, monsieur, comment vous témoigner...

LE COMMISSAIRE *saluant*.

Point. Citoyens, j'ai fait mon devoir; j'emporte ici (*montrant son cœur*) ma récompense.

DURVILLE et DORVAL *voulant le reconduire*.

Ah! permettez....

LE COMMISSAIRE *sortant et les arrêtant*.

Restez, je vous prie.

(*Il sort*).

SCÈNE XV.

DURVILLE, DORVAL,

DURVILLE.

EH bien, Dorval, vous qui savez tous les services que j'ai rendus à ce Faussart, que pensez-vous de sa scélératesse?

D O R V A L.

Tenez, mon cher Durville, ne parlons plus de lui, et occupons-nous d'aller rassurer votre aimable fille, que vous avez si cruellement affligée ce matin.

D U R V I L L E.

Tu as raison, viens la voir avec moi et lui prouver.... Mais qu'as-tu, Benoît?

S C È N E X V I.

LES MÊMES, BENOÎT, PAULINE,
JULIENNE.

B E N O Î T *tout effaré.*

Ah, mon Dieu, est-il possible, quel malheur!
Ah, mon Dieu! manzelle Pauline, pauvre manzelle Pauline.

D U R V I L L E *et* D O R V A L.

Qu'y a-t-il donc, Benoît?

(Ici Pauline arrive échevelée, tenant un papier à la main et ne pouvant plus parler).

D U R V I L L E.

Ciel! ma fille, dans quel état! *(Il court à elle)* Quel est est ce papier? Voyez Dorval.

D O R V A L *prenant la lettre, lit:*

Malheureux! tout est perdu, un verre d'eau forte....

D U R V I L L E.

Ciel! secourons-là.

(Il s'empresse avec Dorval autour de sa fille).

B E N O I T.

Un verre d'eau forte qu'alle a bu. Ah, mon Dieu! c'est peut-être ça qu'alle ma envoyé chercher. Ah, mon Dieu, mon Dieu! si je croyois ça, je me tuerois. Ste pauvre mamzelle Pauline, c'est moi quisuis cause de son malheur. Ah, mon Dieu!

(Il tombe sur la chaise contre la table).

D O R V A L *furieux et désespéré.*

Destin impitoyable, elle expire, elle meurt... Je ne puis soutenir ce spectacle affreux.... Elle meurt, et le coupable auteur de sa mort voit encore le jour. La loi me l'arrache... Ah! pourquoi cette loi, que je révère, me défend-elle de punir moi-même cet horrible attentat.... de déchirer de mes propres mains le cœur, l'infâme cœur de cet exécrable assassin?... Pauline, ma chère Pauline, c'en est donc fait... O vous, ames honnêtes et sensibles, citoyens vertueux, qui ne réclamez avec moi la liberté de la presse, que pour assurer le bonheur de votre pays, vous gémierez sans doute sur les abus qu'on en fait; et, loin d'imiter les rugissemens de ces barbares écrivains qui ne réclament cette même liberté que pour en faire l'instrument de leurs forfaits, vous mêlerez vos pleurs aux miennes, et vous plaindrez avec moi Pauline, la vertueuse Pauline, cette infortunée victime de la plus atroce calomnie.

(La toile tombe).

Fin du troisieme et dernier Acte.

*Nouveau dénouement qui commence à la
sortie du Commissaire.*

SCÈNE XV.

DURVILLE, DORVAL, BENOIT,
PAULINE.

BENOIT.

NOTE maître, v'là mamzelle Pauline.

DURVILLE *allant à sa fille.*

Ciel! ma fille, dans quel état!

DORVAL *allant à Pauline.*

Ma chère Pauline.

*(Pauline entre en désordre, une lettre à
la main).*

BENOIT, *à part.*

C'est sûr qui va t'y avoir ici bien du monde
de dégrisé.

DURVILLE.

Quel est ce papier? Voyez Dorval.

DORVAL lisant:

Accusée, outragée par mon père; abandonnée, méprisée par mon amant, j'ai du mourir. Un verre d'eau forte....

DURVILLE et DORVAL.

Ciel! Un verre d'eau forte.

BENOÎT.

Laissez donc, laissez donc, un verre d'eau forte! Gnia pas de danger, et je ne suis pas si bête que j'en ai l'encolure.

DORVAL, *vivement.*

Que veux-tu dire, Benoît?

DURVILLE.

Oui, parle, explique-toi.

BENOÎT.

Ah, pardine! l'explication sera bientôt faite. Mamzelle Pauline que v'là, désespérée que des calomnieux lui ôtions son honneur, s'avisa, pour les attraper, de vouloir aller souper dans l'autre monde, et me pria d'aller chez M. Belfort l'y chercher de l'eau forte; mais moi qui rumine queuquefois et qui me doutoit qu'il avoit de l'imborglio dans son esprit, j'ai demandé à l'apothicaire quoi que chantoit le billet de mamzelle. J'ai d'abord sauté en l'air comme une fusée; mais m'étant ravisé tout de suite, j'ai dit à M. Belfort que, pour apprendre à mamzelle Pauline à faire de moi un messager de malheur, il falloit qu'il me donnât queuque liqueur qui l'y fasse peur sans lui faire de mal, et y m'a donné tout de suite ce que mamzelle a sans doute avalé.

DORVAL *sautant au cou de Benoît.*

Ah! mon ami, mon sauveur.

BENOÎT.

Prenez donc garde, monsieur, vous me crevez le canal de la respiration.

DORVAL, *avec ipresse.*

Mon cher Durville, ma chère Pauline.

DURVILLE.

Reviens à toi, ma chère fille.

DORVAL, *vivement.*

Mais quelle liqueur t'a donc donné Belfort?

BENOÎT.

Tenez, v'là le billet qu'il écrit à note maîte.

DURVILLE *prenant le billet.*

Donne. (*Il lit:*).

Instruit par Benoît du délire de ta fille, qui me faisoit demander de l'eau forte, je lui ai envoyé en place un verre de liqueur des îles, qui ne lui donnera que la peur du mal et la rendra sans doute à elle-même.

Tout à toi.

BELFORT.

PAULINE.

Qu'ai-je entendu? Quoi! Benoît, tu m'as trahie.

DORVAL, *vivement.*

Dites donc qu'il vous a servi, ma Pauline.

Quoi! pendant que je cherchois à venger votre honneur outragé, que je m'occupois, ainsi que votre père, de livrer à la rigueur des lois l'exécrable Faussart, vous vouliez pendant ce tems abrégér des jours si précieux. Ah, Pauline! vous ne m'estimiez donc pas.

P A U L I N E.

Je vous adorois, Dorval; mais ne vous voyant pas depuis hier....

D O R V A L.

Mais Benoît a dû vous dire....

B E N O Î T.

Ah ben oui, monsieur, dire. Ça vous est bien aisé à dire, vous; mais moi j'ai eu beau vouloir dire, on n'a pas écouté. Note maîte d'abord que v'là, et à qui que ce damné livre avoit brouillé la cervelle, m'a coupé la parole à chaque fois que j'ai t'ouvert la bouche. La mère Julienne, qu'est une bonne femme, mais qui parle, qui parle à n'en plus finir, m'a toujours interrompu chaque fois que j'ai voulu dire ce que vous m'aviez dit; et mamzelle Pauline qui, de son côté, avoit l'esprit à la traverse et qui ne pensoit qu'à son voyage dans l'autre monde, n'a pas voulu m'écouter non plus. Ce qui a fait, monsieur, quë je n'ai pu rien dire; mais aussi j'ai agi, et l'un vaut bien l'autre.

D O R V A L.

Sois tranquille , Benoît, ce service ne sera pas perdu.

P A U L I N E.

Ce livre, Dorval, n'avoit donc fait aucune impression sur votre esprit.

D O R V A L.

Vous ne m'en fûtes que plus chère, ma Pauline; et c'étoit bien vous le prouver, en m'acharnant après son méprisable auteur. Mais enfin il est sous la main des lois, et nous ne devons plus nous occuper de ce monstre.

D U R V I L L E.

Dorval a raison, ma fille; je ne dois plus m'occuper qu'à réparer mes torts envers toi.

P A U L I N E.

Ah! mon père, puisque votre fille vit, ils sont tous oubliés.

D U R V I L L E.

Allons donc tout préparer pour votre hymen, mes enfans, et rendre grace au ciel d'avoir pu échapper aussi heureusement aux poignards de la calomnie.

D O R V A L.

Vous avez raison, mon cher Durville; mais il faut que ce jour soit profitable à nos conci-

toyens, qu'ils apprennent, par le récit de nos dangers, à se défier de ces barbares écrivains qui ne réclament la liberté de la presse, que pour en faire l'instrument de leurs forfaits et porter le trouble et la désolation dans les familles; qu'ils apprennent enfin, que la licence n'est pas la liberté, et que de tous les abus qui troublent et déchirent l'ordre social, il n'en est point d'aussi funeste à l'humanité, que ceux qu'enfantent et dirigent l'exécrable calomnie.

F I N.

Cette pièce a été représentée sur le théâtre de l'Ambigu-comique, à Paris, le 13 floréal an 5.

ERRATA.

Au bas de la première page, *au lieu de* Lasvalle-Lécuyer, *lisez* Lavvalle-Lécuyer ; *de même* qu'à la seconde ligne de la cinquième page.

Page 7, scène première, *au lieu de* Pauline arrive contre une table, *lisez* Pauline assise contre une table.

Page 13, scène 3, ligne 10, *au lieu de* vous avez déclaré qu'il, *lisez* vous avez consenti qu'il.

Page 22, scène 6, ligne 3, *au lieu d'un* peu forcée, *lisez* un peu serrée.

Page 60, ligne 27, *au lieu de* mais respectons leur probité, *lisez* mais respectons leurs mœurs, leur probité.

Page 63, au bas de la page, *au lieu de* chercher chez M. Crocanville, imprimeur, rue des Mauvaises paroles, *lisez* chercher chez son imprimeur.

Page 75, ligne 7, *au lieu de* mais, monsieur, je ne crois pas, *lisez* mais, monsieur, je ne vois pas.

Page 80, au bas de la page, *au lieu de* mêlez vos pleurs aux miennes, *lisez* mêlez vos pleurs aux miens.

